

3^{ème} conférence

LA VISION DU CHRIST DANS LES SEPT EGLISES

à Paris, le 16 décembre 1990

Nous allons d'abord regarder rapidement les diverses visions du Christ dans l'Apocalypse, puis nous insisterons spécialement sur cette première vision du Christ dans les sept Eglises.

Il y a dans l'Apocalypse comme sept grandes visions du Christ. On sait que le chiffre sept, très familier dans les écrits de saint Jean — certains exégètes l'ont souligné et ils ont eu raison de le faire —, ponctue d'une façon admirable l'Evangile ; et on retrouve le chiffre sept, évidemment, dans l'Apocalypse. Dans le cas des visions du Christ, la ponctuation n'est pas explicite ; il n'est pas dit qu'il y a sept visions. Mais, de fait, si on regarde attentivement, on voit qu'il y en a sept, dont on pourrait dire qu'elles structurent tout un traité sur le mystère de Jésus. Regardons-les rapidement, comme une vision de synthèse au point de départ.

La première vision, nous l'avons vue la dernière fois : c'est la vision du sacerdoce du Christ dans la gloire. L'Apocalypse est un livre qui met en pleine lumière le mystère du sacerdoce du Christ. « Je me retournai pour regarder la voix qui parlait avec moi. Et, m'étant retourné, je vis sept lampadaires d'or, et au milieu des lampadaires, Quelqu'un... »³⁹ Notons bien : « regarder la voix ». Cette voix que Jean entend est tellement forte qu'elle lui dévoile une personne, « Quelqu'un ».

Deuxième vision : celle des quatre Vivants dans la grande vision du ciel⁴⁰. C'est peut-être la plus belle vision, la plus belle révélation qui nous soit donnée du ciel. Dans cette vision apparaissent les « quatre Vivants », pour nous montrer le mystère de l'Incarnation. Ces quatre Vivants nous montrent Jésus comme *le* Vivant par excellence. Symbolisés par le lion, le jeune taureau, le visage d'homme et l'aigle, les quatre Vivants, dans la tradition et l'iconographie, représentent les Evangélistes. Mais si on est attentif au texte, on voit qu'on ne peut pas s'arrêter aux Evangélistes : cela va beaucoup plus loin. Il est vrai de dire que ce sont les Evangélistes, mais comme *témoins du Christ*, et donc comme reflétant un aspect du mystère du Christ ; c'est pour cela que le symbolisme des quatre Vivants, en dernier lieu, représente le Christ. N'oublions jamais — je l'ai déjà dit mais je le répète — que le propre du symbole, c'est de signifier

³⁹ Ap 1, 12.

⁴⁰ Ap 4, 6.

plusieurs réalités, selon un certain ordre. C'est pour cela que les poètes et les amoureux aiment tant le langage symbolique, qui dit et qui cache (c'est le propre du symbole). Un langage scientifique n'a pas de pudeur — il dit tout directement —, et de même le langage philosophique ; tandis que le langage poétique est symbolique. Le langage symbolique est très connaturel à l'homme. L'enfant a un langage symbolique, le mystique aussi, et l'amoureux. Le langage symbolique, c'est quand l'amour passe devant l'intelligence.

Les quatre Vivants regardent donc en premier lieu les Evangélistes, et en second lieu le mystère de Jésus. Jésus est le lion de Juda — symbole royal. Il est le jeune taureau — la victime par excellence. Il est le visage d'homme. Et l'aigle symbolise la contemplation de Jésus.

Troisième moment de cette vision du Christ : la vision du « petit livre », du livre de vie, que tient Celui qui est assis sur le trône, c'est-à-dire le Père⁴¹. Le seul qui puisse ouvrir les sceaux, c'est « l'Agneau comme immolé », qui représente Jésus dans son mystère de Rédemption. Le langage symbolique de l'Apocalypse exprime donc le mystère du Verbe incarné — les quatre Vivants — et le mystère de la Rédemption, la Croix. Il y a deux symbolismes différents, puisqu'il y a des *fonctions* différentes. Le langage symbolique, en effet, regarde les fonctions, et non pas la personne, tandis que le langage théologique — de théologie scientifique — ou le langage philosophique regardent la personne.

Quatrième moment : le « Fils d'homme » dans sa fonction de moissonneur, avec la faucille acérée⁴². Le moissonneur qui va faire la moisson pour le Père, avec cette faucille acérée, c'est Jésus dans sa fonction de grand prêtre, qui a l'autorité suprême pour discerner, faire le partage entre les bons et les mauvais — les brebis et les boucs, comme dit l'Evangile⁴³.

Cinquième vision du Christ : « Je vis le ciel ouvert... »⁴⁴. Lisons-la, parce qu'elle est particulièrement belle. « Et je vis le ciel ouvert ; et voici un cheval blanc, et celui qui le montait s'appelle Fidèle et Véridique, et c'est avec justice qu'il juge et fait la guerre. Ses yeux sont une flamme de feu, et sur sa tête de nombreux diadèmes, il a un nom écrit que personne ne sait, sinon lui ; il est revêtu d'un manteau trempé dans le sang, et le nom dont il s'appelle est : le Verbe de Dieu. Et les armées qui sont au ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues d'un lin fin, blanc, pur. Et de sa bouche sort une épée acérée, pour en frapper les nations. C'est lui qui les fera paître avec une houlette de fer, et c'est lui qui foule la cuve du vin de la fureur de la colère de Dieu, le Tout-Puissant. Et il a sur son manteau et sur sa cuisse un nom écrit : Roi des rois et Seigneur des seigneurs. »⁴⁵ C'est la grande vision de la gloire de Jésus ; le cheval blanc et le cavalier qui s'appelle Fidèle et Véridique, tout nous montre que c'est Jésus dans son grand triomphe.

Sixième vision, à la fin de l'Apocalypse : c'est l'Agneau qui est la lumière de la Jérusalem céleste⁴⁶. Toute la lumière de la Jérusalem céleste lui vient de l'Agneau ; elle n'a pas besoin du soleil ni d'un lampadaire : toute sa lumière lui vient de l'Agneau, qui est pour elle l'Epoux⁴⁷.

⁴¹ Ap 5, 1-10.

⁴² Ap 14, 14 sq.

⁴³ Voir Mt 25, 32-33.

⁴⁴ Ap 19, 11.

⁴⁵ Ap 19, 11-16.

⁴⁶ Ap 21, 22-23.

⁴⁷ Ap 19, 7 ; 21, 9.

Septième vision : le Rejeton de David, l'Etoile du matin⁴⁸. Ces sept visions demanderaient que l'on développe une grande théologie sur Jésus. Si Dieu me prête vie, je voudrais bien la faire, parce qu'elle n'existe pas. On ne s'est jamais servi sérieusement de l'Apocalypse ; on l'a laissée aux artistes, aux littérateurs, mais du point de vue théologique ce n'est pas tout à fait la même chose... Pénétrer dans le mystère de Jésus par ces sept grands symbolismes, c'est admirable ! On voit que tout y est axé sur le *sacerdoce* de Jésus, que tout est ordonné aux fonctions sacerdotales du Christ, qui sont apostoliques, d'un apostolat de l'amour. A cause de cela ces visions sont très actuelles, parce qu'aujourd'hui on ne sait plus regarder le sacerdoce de Jésus et que, ne sachant plus le regarder, on ne comprend plus ni le sacerdoce royal des fidèles, ni le sacerdoce ministériel.

Mais revenons à la première vision de Jésus, celle que nous avons lue la dernière fois, et essayons de l'analyser. Ce qui est très impressionnant dans cette vision, c'est qu'on voit Jésus à travers les sept Eglises. Au chapitre 15 de l'Evangile de saint Jean, il y a un enseignement du Christ sur l'Eglise, et l'Eglise y est montrée comme la vigne dont Jésus est le cep, le tronc, et dont nous sommes les branches. Cet enseignement de Jésus, selon saint Jean, est ultime, puisque c'est déjà la grande semaine, la dernière semaine, et que, aussitôt après ce grand enseignement du Christ, on entrera dans le mystère de la Croix. Cet enseignement du Christ reprend tout ce que nous dit saint Paul.

Comprenons bien : Jésus a dit cela avant que saint Paul ait écrit ses Epîtres ; mais pour nous, de fait, puisque l'Evangile de Jean est écrit en dernier lieu, on peut dire qu'il reprend tout ce qui est dans les Epîtres de saint Paul — c'est-à-dire les grandes comparaisons que donne saint Paul : le Corps mystique, le Temple et les épousailles — dans le symbolisme de la vigne. Des deux côtés est exprimé quelque chose de semblable, une unité substantielle de vie entre le Christ et nous. Mais dans l'Evangile de saint Jean la comparaison est plus grossière : ce n'est plus le corps humain, c'est la vigne, et ceci pour nous montrer le grand mystère de la fécondité de la vigne qui glorifie le Père — puisque la vigne appartient au Père. Il est le vigneron, et on nous montre comment la gloire du Père, c'est justement le fruit de cette vigne : la charité fraternelle ; et la taille de la vigne a lieu pour que la vigne porte plus de fruits.

Il y a des manières bien différentes, en France et dans les autres pays, de soigner les vignes. En Palestine, les vignes rampent sur la terre. Les vignes de Corinthe, ou les vignes de Bourgogne, de Bordeaux, de Cognac, c'est différent. J'ai toujours été frappé par les vignes de Cognac (parce que je connais le Carmel de Cognac, et que le Carmel, selon toute une tradition, représente la vigne du Seigneur) : elles sont d'une richesse telle qu'on ne voit plus le tronc, on ne voit que la richesse de la vigne. Cela fait réfléchir. Quand l'Eglise est en pleine vie, le tronc se cache. On aimerait bien voir le tronc, mais on ne voit que les fruits : Jésus se cache derrière l'Eglise. Nous aimerions tous avoir un contact direct avec Jésus, et voilà que Jésus nous demande d'avoir confiance en la vigne qui porte des fruits et qui à la fois manifeste la présence de Jésus et la cache.

C'est grand, que l'Apocalypse nous montre tout de suite la présence de Jésus à travers les sept Eglises, ces sept Eglises que Jésus taille, corrige, avec l'autorité du Père. L'Eglise qui est en France est-elle l'Eglise d'Ephèse, l'Eglise de Marie ? L'Eglise qui est en Pologne est-elle l'Eglise d'Ephèse ? Et l'Eglise qui est en Roumanie, à Moscou, à New York, à Mexico ? En

⁴⁸ Ap 22, 16.

toutes ces Eglises le Christ est présent, il est présent pour nous à travers elles, et chaque fois il y a quelque chose de particulier. Dans la main droite du « Fils d'homme », il y a sept étoiles qui représentent les Anges des sept Eglises, les envoyés des sept Eglises. Cela peut être les prêtres, ou les Evêques, puisque c'est le symbolisme des envoyés et qu'un Evêque est l'envoyé du Christ pour l'Eglise qui est à Paris, pour l'Eglise qui est à Lyon, etc.

Au milieu des sept candélabres qui représentent les sept Eglises, il y a donc un « Fils d'homme » — la grande vision de Daniel⁴⁹. Cette première vision qui nous est donnée dans l'Apocalypse est symbolique, mais d'un symbolisme divin, donc réel : Jésus, comme *prêtre*, est Fils d'homme, puisque pour être prêtre il lui faut être médiateur entre Dieu et les hommes⁵⁰ ; il faut que d'un côté il soit lié à Dieu — un avec lui — et que de l'autre il soit un avec les hommes. Jésus est bien le médiateur par excellence, puisqu'il est à la fois Dieu et homme, et parfaitement homme. Le rêve de Platon, l'homme-en-soi, est réalisé ! Mais Jésus est bien plus que l'homme-en-soi, puisqu'il est l'homme qui s'achève en Dieu. Platon n'était pas allé jusque-là, jusqu'à l'homme qui s'achève en Dieu.

Jésus est l'homme qui est Dieu, et donc le médiateur par excellence, comme fils d'homme et comme Fils bien-aimé du Père. Et sa médiation est la médiation la plus parfaite qui soit, puisque c'est une médiation d'amour, de vie, de salut. N'oublions jamais que la médiation de Jésus est une médiation d'amour. Il est pour nous l'envoyé du Père, envoyé pour nous sauver (ce qu'exprime le nom même de Jésus⁵¹), mais nous sauver afin de nous introduire dans la source de tout amour qui est le Père. Nous sommes introduits dans ce mystère de la filiation divine qui est au plus intime du cœur de Jésus : ce prêtre est fils, et il est le Fils bien-aimé du Père. Il est uni à Dieu comme Fils bien-aimé, et donc il touche ce qu'il y a de plus vulnérable et de plus aimant en Dieu : son cœur de Père. Et il a voulu être le fils bien-aimé de Marie, pour toucher ce qu'il y a de plus vulnérable dans le cœur de l'homme : le cœur maternel de Marie. Il est le médiateur du cœur du Père pour le cœur de Marie.

C'est cette médiation sacerdotale du Christ que l'Apocalypse nous montre, si l'on sait décrypter un peu ce langage symbolique. Le grand secret de l'Apocalypse, c'est de nous révéler ce sacerdoce royal d'amour. Le Fils d'homme porte la robe talaire, la robe sacerdotale, et la ceinture d'or, pour nous montrer que ce sacerdoce n'est plus le sacerdoce lévitique, mais le sacerdoce royal, sacerdoce d'amour. Voilà ce que symbolise la « ceinture d'or » : l'or, c'est l'amour. L'or peut exprimer quantité de choses, mais en définitive, dans le langage de l'Apocalypse, il exprime l'amour. On nous présente donc Jésus comme le grand prêtre par excellence. Comprendons bien : nous sommes tellement habitués à dire « grand prêtre » que nous nous arrêtons là, sans savoir ce que veut dire « médiateur d'amour ».

Le Christ est la source de *tout* sacerdoce : *toute* médiation vient du Christ, et c'est le Père qui nous envoie son Fils comme médiateur, pour que, par son Fils, lui-même nous soit totalement donné, et donné d'une manière telle que nous soyons capables de le recevoir. C'est *pour cela* que le Père envoie son Fils, c'est *pour cela* qu'il y a un médiateur : pour que notre pauvre cœur humain soit à la taille du cœur du Père, pour que notre intelligence humaine s'agrandisse à la taille de la lumière de Dieu. Voilà le propre de la médiation du Christ : nous agrandir divinement de l'intérieur. Il est fils d'homme pour être pleinement à nous, et nous le

⁴⁹ Dan 7, 9-13 ; 10, 5-6.

⁵⁰ 1 Tm 2, 5.

⁵¹ Mt 1, 21.

voyons bien dans le mystère de l'Avent, tout petit enfant de Marie, tout petit enfant des hommes...

L'Apocalypse nous décrit ensuite la qualité de ce fils d'homme : ses cheveux sont blancs comme de la laine blanche, comme la neige. Quand tombe la neige, on devrait, si l'on était chrétien, penser tout de suite à cette présence de Celui qui a les cheveux blancs... Le blanc, je vous l'ai déjà dit, c'est dans l'Apocalypse le symbole de la victoire de l'amour. Pour nous, le blanc signifie tout de suite la pureté ; ce n'est pas tout à fait juste, il faut aller plus loin : la pureté est un fruit, c'est une conséquence. Pour être pur, il faut aimer ; autrement, on est pur juridiquement — ce qui ne signifie pas grand-chose —, on est pur extérieurement. Or la pureté vient du cœur : « Bienheureux les cœurs purs » ; elle est le fruit de l'amour. Quand on aime, on ne veut pas ternir son amour, c'est-à-dire : on ne veut pas qu'il soit mélangé à autre chose, on ne veut pas qu'il se dégrade. Un amour qui se mêle à autre chose, par exemple à l'argent (« Je t'aime parce que tu as beaucoup d'argent »), est complètement dégradé, ce n'est plus l'amour. Celui qui s'entend dire cela aura raison de penser : « Alors, tu ne m'aimes pas beaucoup ! ». Mais on peut entendre aussi : « Je t'aime parce que tu es très intelligent », ou « Je t'aime parce que tu es un très grand artiste », « Je t'aime parce que tu es une vedette »... Comme l'amour se ternit, dans notre monde d'aujourd'hui ! C'est pour cela que, dans tous les romans, on aime la petite bergère, qui n'a rien, qui n'est pas une vedette, qui est cachée.

Les cheveux blancs, qui expriment l'âge, la grande expérience, symbolisent la sagesse amoureuse du Christ. Je dis bien « la grande expérience », celle qui ne ternit pas — car il y a des expériences qui ternissent. Parfois un jeune vous dit : « J'ai voulu faire cela par expérience » — mais il y a des expériences qui ternissent. Ce que le Droit canon appelle *ad experimentum* n'est pas toujours bon, parce que l'amour ne réclame pas l'expérience. L'amour, c'est l'amour. Réclamer l'expérience, c'est réclamer un signe, et cela parce qu'on n'aime pas assez. L'amour mène bien plus loin que l'expérience. il y a une expérience intérieure de notre cœur qui se donne, mais le don est plus que l'expérience. C'est parce qu'on ne sait plus ce qu'est l'amour qu'on se dégrade dans l'expérience ; on ne veut pas aller jusqu'au bout de l'exigence de l'amour. L'amour est un don personnel, et un don personnel qui n'est qu'amour.

Mais revenons aux « cheveux blancs ». La tête symbolise l'intelligence. Quand l'intelligence est totalement au service de l'amour, quand elle est entièrement transformée par l'amour — l'intelligence du cœur, cette perspicacité qui atteint le cœur —, quand l'intelligence est tout amoureuse, alors ce sont les « cheveux blancs » de Jésus, c'est sa sagesse. C'est la tête qui est entièrement prise par cette victoire de l'amour. La grande victoire de l'amour, en effet, c'est d'assumer l'intelligence. C'est là que l'amour est parfaitement victorieux. Plus que de dominer sur l'imagination, plus que d'assumer la sensibilité, la victoire de l'amour est d'assumer entièrement l'intelligence, pour que l'intelligence soit totalement prise — et c'est la sagesse. Le sacerdoce du Christ est un sacerdoce de sagesse.

« Ses yeux comme une flamme de feu » : c'est encore le lien de la connaissance et de l'amour. Les yeux, c'est le regard, c'est la connaissance intuitive (l'intuition est définie comme un « simple regard ») ; et la flamme de feu, c'est l'amour. Le regard de Jésus est comme une flamme de feu. Nous venons de fêter saint Jean de la Croix, qui ne cesse de parler de flamme, de feu, de la « vive flamme d'amour », dont il dit que c'est l'Esprit Saint. C'est la présence de l'Esprit Saint dans le cœur de Jésus, dans son regard. Ce passage de l'Apocalypse nous fait comprendre comment saint Jean, au pied de la Croix, a reçu le regard de Jésus. Quand Jésus est sur la Croix, il ne lui reste, comme geste, que le regard, et le cri, le cri de soif. Ce que saint Jean

cherchait au pied de la Croix, c'était le regard de Jésus. Et le regard de Jésus ne pouvait se reposer que sur le regard de Marie et le regard de Jean. Et ce qui frappe le plus Jean, dans cette vision de l'Apocalypse, c'est ce regard de Jésus, « comme une flamme de feu ».

« Les pieds semblables à du bronze... » Le bronze, c'est la force, c'est la stabilité. Les pieds, dans l'Ecriture, expriment l'ardeur de l'apôtre. « Qu'ils sont beaux, les pieds de ceux qui annoncent la bonne nouvelle. »⁵² C'est la générosité apostolique, c'est le don total de l'apôtre qui ne garde rien pour lui, qui est entièrement donné. « Les pieds semblables à du bronze » expriment donc la force, la stabilité de Jésus. Pensons aux pieds de bronze de Jésus sur la Croix... Ici, c'est dans la gloire.

« Sa voix, comme la voix des grandes eaux... » On est à Patmos, il ne faut pas l'oublier. Ceux qui sont allés à Patmos et ceux qui connaissent les Cyclades savent combien la mer peut y gronder et avoir une voix profonde (pensons aussi à la côte sauvage, en Bretagne, où l'océan gronde aussi). La voix du Christ, c'est la voix des grandes eaux.

« Il avait dans sa main droite sept étoiles... » La main représente symboliquement l'autorité. Quand on veut donner un ordre très impératif à quelqu'un, on lui montre de la main la porte qu'il doit prendre ! Le geste de la main peut être très impératif ; la main tient, et elle exprime aussi l'autorité, et parfois le pouvoir. Vous tenez un trésor en main. Mais vous pouvez aussi serrer la main à quelqu'un, en signe d'alliance. Chaque fois que vous serrez la main à quelqu'un, vous faites alliance — du moins normalement ! car ce n'est pas toujours vrai. La main de Jésus qui tient les sept étoiles, c'est Jésus présent dans ses envoyés, dans l'Evêque de telle Eglise. Le Christ donne la main à notre Cardinal, il donne la main aux Evêques, à tous ses envoyés. C'est l'alliance qui se poursuit. La main est aussi ce qui donne la bénédiction : on bénit par la main, on impose les mains. La main sacerdotale du Christ est présente dans l'Eglise pour bénir. Dans la Genèse, on voit Melchisédech bénir Abraham, le père du peuple d'Israël ; or Melchisédech préfigure le sacerdoce du Christ⁵³. Ce roi prêtre qui offre le pain et le vin⁵⁴ bénit Abraham et, en le bénissant, il bénit toute sa descendance. Le sacerdoce du Christ montre le Fils bien-aimé qui porte son peuple et le bénit, mais il est au-delà du peuple d'Israël.

« De sa bouche sortait une épée acérée, à double tranchant... » La bouche de Jésus qui tient le glaive, d'où sort la parole, exprime aussi (comme la main) la communication. La main l'exprime dans la tendresse, parce que le geste de la main qui bénit est lié à l'affectivité et à la tendresse, puisque l'autorité sacerdotale est une autorité paternelle. Et de la bouche de Jésus sort sa parole de vérité et d'amour.

« Son visage, comme le soleil quand il brille dans toute sa puissance. » Tout est dit pour nous faire comprendre cette *présence* de Jésus. On pourrait appliquer tout cela au mystère de Noël (que nous fêterons prochainement), parce que le mystère de Noël est éternel, ne l'oublions pas. Il ne faut pas vivre Noël comme un fait historique ; on peut le vivre comme cela, mais en réalité c'est beaucoup plus grand. Jésus, éternellement, vit toutes les étapes de sa vie. Vous ne le comprenez pas, moi non plus, mais je dois le dire, parce que c'est le propre de la gloire : tout ce qui a été vécu dans l'amour est vécu éternellement. Donc, tout ce que Jésus a vécu auprès de Marie est vécu éternellement. Et le mystère de Noël nous fait bien comprendre la présence de Jésus qui se donne dans la petitesse. La vision de l'Apocalypse et le mystère de Noël nous

⁵² Ro 10, 15 citant Is 52, 7.

⁵³ Cf. He 5, 6 et 10 (Ps 110, 4) ; 6, 20 ; 7, 1-19.

⁵⁴ Gn 14, 18.

introduisent donc dans une contemplation merveilleuse : ce Fils d'homme, premier-né de Marie ; les gestes liturgiques de Marie, la robe talaire, la ceinture d'or (Marie l'emmailote), les cheveux blancs (le petit enfant a sa sagesse), ses yeux, ses pieds, sa voix, sa main, sa *petite* main, sa bouche, son visage... Il y a là un réalisme merveilleux qui nous fait regarder Jésus à la crèche, Jésus à la Croix, Jésus dans la gloire. C'est l'Esprit Saint, grand artiste de l'amour, qui nous donne cette icône unique, que nous devons porter dans notre cœur et qui est l'icône sacerdotale du Christ.

Et Jésus, dans sa gloire, se présente ainsi à Jean : « Moi, je suis le Premier et le Dernier, le Vivant ». Dans l'Évangile de saint Jean (nous l'avons dit l'année dernière), il y a ces grandes affirmations où Jésus se présente : « Je suis le Pain de vie », « Je suis la Lumière », « Je Suis », « Je suis la Porte », « Je suis le Bon Pasteur », « Je suis le Fils de Dieu », « Je suis la Résurrection ». Ces sept grandes affirmations, on les retrouve ici : « Je suis le Premier et le Dernier ». Sa présence est une présence enveloppante, qui prend tout, parce que c'est une présence d'amour, et de médiateur d'amour. « J'ai été mort, et voici que je suis vivant pour les éternités d'éternités, et j'ai les clefs de la Mort et de l'Hadès », la clef, c'est-à-dire l'autorité. Voilà comment Jésus se présente au point de départ de l'Apocalypse, où l'on nous montre le cheminement de l'Eglise, et Jésus toujours présent de cette façon-là, caché à travers la fécondité et les fruits de son Eglise.

Allons un peu plus loin dans ce regard sur Jésus, quand il corrige les Eglises. C'est à la mode aujourd'hui de chercher de nouveaux examens de conscience pour ne pas redire toujours les mêmes fautes, pour ne pas radoter. Eh bien, l'Apocalypse nous donne un modèle merveilleux, et de la nouvelle Alliance, alors que les anciens examens de conscience — ceux d'avant le Concile — prenaient les commandements de Dieu, autrement dit l'ancienne Alliance... et les braves gens se confessaient comme cela. Maintenant, on n'entend plus du tout cela, sauf au fin fond de certaines provinces, quand on va confesser les vieilles mamans ou les grands-mères : « Premier commandement : rien du tout ! Deuxième commandement... », et ainsi de suite... Autrefois, donc, on se confessait dans la lumière des commandements de Dieu ; c'est très bien, mais c'est l'ancien Testament ; on oubliait peut-être ce qu'étaient les béatitudes évangéliques... « Du point de vue de l'esprit de pauvreté, où en êtes-vous, ma chère grand-mère ? Où en êtes-vous du point de vue de l'esprit de pauvreté, de l'esprit de la béatitude des cœurs purs, de la béatitude des pacifiques ? Quand vous arrivez dans la maison, est-ce que tout se pacifie ? ou au contraire, quand vous arrivez, tout est-il agité ? Etes-vous une grand-mère d'agitation ? L'Apocalypse nous donne un merveilleux schème divin, et bien plus qu'un schème, des petits chemins qui nous font comprendre ce qui blesse le cœur du Christ. Quand vous faites un examen de conscience profond, véritable, ne faites pas un examen psychologique. Demandez-vous ce qui, dans votre vie, a pu blesser le cœur de Jésus. C'est cela, l'important : qu'est-ce qui a pu blesser le cœur de Jésus ? C'est ce que vous faites pour un ami. Quand on aime quelqu'un et qu'on a senti qu'il n'est plus tout à fait le même, on lui demande : « T'ai-je fait de la peine ? Dis-moi si je t'ai fait de la peine. Qu'ai-je pu dire ? Je n'ai jamais voulu te faire de la peine, mais je vois que tu es tout triste, qu'ai-je pu te dire qui t'ait fait de la peine ? », et il répond : « Oui, tu as dit telle parole, c'était dur, tu ne savais pas combien cela me blessait ». A ce moment-là, vous demandez pardon de quelque chose que vous aviez complètement oublié, et vous dites : « C'est vrai... ».

Vous demandez-vous souvent ce qui blesse le cœur du Christ dans votre vie ? C'est cela, le véritable examen de conscience : anticiper le jugement particulier. Je vous donne ce petit « truc », parce que quand on verra Jésus, on n'aura pas du tout envie de recevoir des

réprimandes ! On n'aura pas du tout envie que Jésus commence à dire : « Là, qu'as-tu fait ?... Et là, qu'as-tu fait ?... » On n'aura qu'une seule envie, ce sera de se jeter à son cou et de l'embrasser, et de rester éternellement dans ce lien d'amour, bien plus que de lui donner la main ! Pour pouvoir être tout de suite à l'unisson du cœur du Christ, il faut ces examens de conscience divins, il faut anticiper le jugement particulier ; on peut le faire, en demandant à Jésus ce qui l'a blessé.

La correction faite aux sept Eglises — ces sept Eglises qui sont présentes en nous — nous montre ce qui blesse le cœur du Christ. La première blessure, celle peut-être qu'on oublie le plus, c'est de ne plus vivre du premier amour, comme l'Eglise qui est à Ephèse. Pour que la France reste fille aînée de l'Eglise, il faut qu'elle vive de son premier amour. On en est loin ! Mais on peut, individuellement, remplacer auprès de Dieu le Président de la République, en ayant dans son cœur ce désir intense d'aimer Dieu avec ferveur. Le premier amour est fervent. Qu'est-ce qui blesse le plus le cœur de Jésus ? C'est un amour qui devient tiède, on le verra. Jésus aime avec ferveur, et il veut que nous aimions avec ferveur ; non pas une ferveur factice, mais une ferveur profonde de la volonté. Comme le dit saint Augustin : « Celui qui *veut* aimer, aime », spirituellement parlant. Ce n'est pas celui qui *sent*. C'est très bien, de sentir, mais ce n'est pas cela, l'amour divin. L'amour divin est au-dessus : c'est la volonté d'aimer. Ce qui blesse en premier lieu le cœur de Jésus — « Celui qui tient les sept étoiles et qui marche *au milieu* des Eglises » (au milieu, c'est-à-dire qui touche le cœur) —, c'est le manque de ferveur dans l'amour.

Qu'est-ce qui blesse en second lieu le cœur du Christ ? C'est quand, à cause de la crainte, on n'est pas fidèle. C'est l'Eglise de Smyrne. Ne pas avoir peur du martyre, être fidèle jusqu'à la mort, voilà ce que Jésus nous demande. On a toujours un peu peur du martyre. Pour ne pas avoir peur, il faut regarder non pas la souffrance du martyre, mais la main du Christ qui nous tient. Si Jésus nous demande un jour le martyre, il sera là, et sa présence sera plus forte que la souffrance. Et le martyre de chaque jour, c'est accepter la volonté du Père sur nous, être fidèle dans l'obéissance.

Troisième aspect qui blesse le cœur du Christ (chez l'Eglise qui est à Pergame) : c'est l'éclectisme doctrinal des Nicolaites. Qu'est-ce que cela représente pour nous ? C'est tout simplement que le souci dominant est de s'adapter. On ne recherche plus la vérité. Alors notre intelligence s'affadit, et elle n'est plus au service de l'amour, et nos yeux ne sont plus une flamme de feu : nous devenons ternes dans la recherche de la vérité. On « descend le fleuve », comme tout le monde. Quand on nous demande pourquoi on fait cela, on répète : « Parce que tout le monde le fait... ». Les cadavres descendent plus vite le fleuve que les autres, n'oublions jamais cela. L'éclectisme doctrinal, l'éclectisme liturgique, pratique, moral, tout cela blesse le cœur du Christ, parce que c'est un manque d'amour.

Quatrièmement, ce qui blesse le cœur de Jésus, le Christ présent à Thyatire, « Celui qui a les yeux comme une flamme de feu », c'est qu'on se laisse séduire par la prophétesse Jézabel. Pensons aux prophétesses d'aujourd'hui : on va demander conseil à des gens qui lisent dans les astres, dans les lignes de la main... On est plus attentif à certaines révélations privées qu'à la lecture de l'Evangile de saint Jean, ou de l'Apocalypse. La prophétesse Jézabel conduit à la fornication, et la fornication, c'est l'idolâtrie. Nos prophètes, ce ne sont plus les envoyés du Christ, ce ne sont plus les saints, ce ne sont plus les théologiens, ce sont ceux qui flattent notre orgueil, notre vanité, notre sensualité. Si nous suivons ceux-là, notre regard ne peut plus être un regard d'amour.

Qu'est-ce qui blesse le Christ de l'Eglise de Sardes, « Celui qui a les sept esprits de Dieu, les sept étoiles » ? C'est l'attitude pharisaïque, une attitude fausse : on veut soigner ses apparences, et on oublie ce qu'on a au plus intime du cœur, on n'est pas vrai dans son langage, on n'est pas vrai dans sa tenue, on n'est pas vrai dans ses vêtements. Tout cela touche le Christ. Le mystère de l'Incarnation prend tout l'homme, et le chrétien n'a pas le droit de s'adapter à n'importe quelle mode. C'est encore une forme de pharisaïsme : « Tu passes pour vive, et tu es morte ». Tu ne veilles pas sur tout ce qui t'a été donné — la présence de Jésus.

Enfin, par le « Je viens bientôt », il est réclamé à l'Eglise qui est à Philadelphie la fidélité à cette attitude d'attente du retour du Christ. Que l'on n'attende plus son retour, cela blesse le cœur de Jésus. Cela blesse celui qui est « le Saint, le Véridique, celui qui a la clef de David, celui qui ouvre, et personne ne fermera, celui qui ferme, et personne n'ouvrira » ; lui seul a la clef de la vérité.

Enfin, le Christ présent à l'Eglise de Laodicée est celui qui ne peut pas supporter la tiédeur, il vomit celui qui n'est ni chaud, ni froid, celui qui s'enferme dans un faux équilibre et dans une tiédeur, celui qui est incapable de se donner. Celui qui est dans cette tiédeur, c'est celui qui vit dans une suffisance, il n'a besoin de rien, donc il ne tend plus la main vers Jésus, il n'est plus un mendiant de l'amour.

Cette grande vision de Jésus, au point de départ de l'Apocalypse, nous dévoile tout ce qui blesse le cœur de Jésus. Jésus le montre beaucoup moins dans sa vie apostolique, quand il est au milieu de nous. Il le montre quand il apparaît à Jean à Patmos, *pour nous*.